





\_comment faire ?





—



Écrire un mémoire ; ces lignes sont les premières que j'écris dans l'objectif de mettre au clair ce que je veux faire pour cet objet. Après avoir un peu fouillé dans les archives des années précédentes et cherché ce qu'était un mémoire sur Wikipédia, il va falloir se lancer.

Je sais déjà de quoi je vais parler, je vais parler du travail. Mais voilà, il va falloir trouver une façon d'aborder le sujet.

Comment l'objet mémoire va se positionner par rapport à ma production plastique ? Est-ce un texte argumentatif qui vient éclairer mon travail de manière directe, ou est-ce un objet ayant son indépendance ? Une pièce plastique à part entière ? Il va falloir prendre des décisions.

Je ne veux pas donner dans l'autobiographie, mais ce texte sera ponctué d'expériences vécues qui me serviront de points d'appui pour questionner la relation au travail et plus largement le rapport au *faire*.

Je poserai des questions auxquelles je n'ai pas de réponses, des questions que je me pose aussi plastiquement, qui nourrissent ma pratique.

– *comment faire ?*

– *pourquoi faire ?*

– *que faire ?*

Ce qui suit est une composition de fragments de récits, de pensées, de citations, d'images.

Je ne suis pas confortable dans l'écriture, en cela ce texte n'est pas exempt de maladresse.



Planche extraite du Mémoire pour servir d'instruction dans la conduite des sièges et dans la défense des places, par M. le maréchal de Vauban, 1704.

*\_faire\_faire*

*\_faire\_pour*

*\_travailler*



## DU: 18/07 AU: 21/07

DU: 18/07 AU: 21/07

Raison sociale : EGG F

Adresse : rue de l'Albanais  
44800 Font St Martin

Lieu de travail :

Nom : Dacik, b/

Prénom : NICOLAS

Qualification : \_\_\_\_\_

Référence commande : \_\_\_\_\_

Nº contrat : \_\_\_\_\_

## Exemplaire INTÉRIMAIRE

Si la mission est terminée, précisez la date de fin :

A l'issue de la mission qui s'achève, nous vous remercions de nous faire part de votre appréciation :

☒ Très satisfaisant    ☐ Satisfaisant    ☐ Assez satisfaisant    ☐ Insatisfaisant

Fractions d'heures exprimées : ☐ en centièmes    ☐ en minutes

Si jour férié, précisez travaillé ou chôme

[illegible]

Observations complémentaires :

Cachet et signature du client :

Signature de l'intérimaire :

IPW OG141 v2 European Translation (01/2016)

Siège Social : 13 rue Ernest Renan, 92723 NANTERRE CEDEX - Tel : 01.57.66.10.00 - Fax : 01.57.66.10.10  
SAS au capital de 50.000.000 euros - RCS NANTERRE 429 955 297 - APE 745 B  
Garant financier B.N.P. PARIBAS - 73 Bd Haussmann - 75008 PARIS (ART. L. 124-8 du code du travail)

Il faudrait distinguer le *travail* du *faire* ; on peut supposer que leur point commun se situe dans la transformation de la matière.

D'après la définition du *Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales* (CNRTL), "*le travail se définit comme une activité humaine exigeant un effort soutenu, qui vise à la modification des éléments naturels, à la création et/ou à la production de nouvelles choses, de nouvelles idées.*"

Pour Proudhon, c'est l'action intelligente de l'homme sur la matière dans un but précis de satisfaction personnelle.

François Dagognet, dans sa recherche d'une définition du travail dit «manuel» arrive à déterminer cinq facteurs :

- \_Le substrat de départ
- \_L'ouvrier qui le modifiera
- \_Le maître qui commande le chantier ou la production
- \_Le résultat bénéficiaire
- \_Les outils ou instruments

Le travail interviendrait dans une portion rationalisée du *faire*.



Le travail se subdivise en deux catégories l'artisanat d'un côté, l'usiner (travail à la chaîne) de l'autre.

Travailler, au sens économique du terme, c'est utiliser ses capacités intellectuelles ou physiques contre un revenu : salaire, mais aussi honoraires ou revenu d'entreprise, puisque tous les travailleurs ne sont pas forcément des salariés. Dans la comptabilité nationale, une activité ne devient travail que si elle est rémunérée, car elle contribue alors à la production. À défaut, il s'agit d'une occupation ou d'un passe-temps, activités qualifiées d'improductives, même si elles sont socialement très utiles (élever des enfants, par exemple, ou préparer un examen). *Encyclopedia Universalis*

Nous vivons dans une société qui accorde une importance capitale au travail, au point de mettre sur la touche ou même de stigmatiser celui qui en serait dépourvu. Il n'est peut-être pas innocent que nous définissions une tranche de la population comme active, c'est à dire qui a un emploi ou qui en est à la recherche.

Cela signifie-t-il que le reste de la population est passive ?

En Europe, jusqu'au XVII<sup>e</sup> siècle, le travail n'était pas vraiment une valeur comme elle peut l'être aujourd'hui.

Les besognes étant réservées aux esclaves et aux pauvres qui n'avaient pas d'autres choix.

Pour la part la plus aisée et puissante de la population ne pas travailler était un honneur.

*— Je n'ai jamais eu envie de travailler.*

Comme pour beaucoup de gens, je travaille parce que je n'ai pas le choix. Je crois que, même lors de travaux intéressants, il me tarde toujours l'heure de la débauche. Pour autant, dans la lassitude générale d'un travail salarié il ressort toujours des moments qui éveillent mon esprit.

Des formes émanent des situations de travail ; les techniques, astuces et phénomènes physiques engagés sont autant d'organisations de l'espace selon des critères toujours différents.

L'exploration de ces formes est aussi un moyen de me persuader de trouver d'autres intérêts que la contrepartie financière ; contrepartie qui ne déclenche aucune motivation particulière, quand une action doit être faite alors que l'envie n'y est pas. Il me faut alors trouver des béquilles, des choses à quoi me raccrocher, car il m'est impossible de faire une journée de huit heures en soufflant. Je me place alors dans un rapport sensible au travail par nécessité, comme technique de survie. L'enjeu étant de passer la journée la moins désagréable possible.

*La condition ouvrière*, Simone Weil, Gaillmard, 1951

*D'une manière générale, la tentation la plus difficile à repousser, dans une pareille vie, c'est celle de renoncer tout à fait à penser : on sent si bien que c'est l'unique moyen de ne plus souffrir ! D'abord de ne plus souffrir moralement. Car la situation même efface automatiquement les sentiments de révolte : faire son travail avec irritation, ce serait le faire mal, et se condamner à crever de faim ; et on a personne à qui s'attaquer en dehors du travail lui-même.*

*\_ intérim, précarités variées*

Durant l'été 2016, je me suis inscrit dans diverses agences d'intérim.

En appuyant sur le fait que j'ai une expérience professionnelle variée, tant dans l'automobile que dans le bâtiment, je postule en tant que manoeuvre en insistant sur le fait que je suis disposé à faire tout ce que l'on me propose.

On me donne rapidement une première mission.



*\_ démontage d'un gradin dans un gymnase*

Très physique et collègue intérimaire à l'humour doux, le seul intérêt fût dans le rangement des sièges en plastique sur un chariot prévu à cet effet, deux rangées de quatre dos à dos, il fallait faire en sorte que l'ensemble se resserre vers le haut pour former un prisme équilibré pour en empiler le maximum. Pas le temps de prendre d'image de cela, je pensais qu'on en aurait pour la journée, il faut tout faire dans la matinée. Il faut donc travailler plus dur pour gagner moins d'argent puisque nous sommes payés à l'heure.



*\_P12*

Nouvelle mission, travail consistant à faire la circulation sur le bord de la route pendant des travaux. Faire le travail d'un feu de signalisation en somme. Le nom de ce poste n'en est pas un, c'est un code : P12. La distance du chantier étant réduite nous n'avons pas de talkie-walkie, aucune possibilité de communiquer avec le collègue de l'autre côté, si ce n'est par signe pour se synchroniser pour savoir quel côté de la circulation nous laissons passer. Comble de l'ironie lors de la pause

déjeuner ; deux feux de signalisation nous remplacent, nous ne servons littéralement à rien. Pourtant à 13h30 les feux sont éteints et nous reprenons notre activité, postés contre les feux éteints, effectuant la tâche moins bien que la machine. Le manque d'intérêt, et l'amusement de cette situation nous font même faire des erreurs, et plusieurs fois nous manquons de créer des accidents.

Nous ne ferons qu'une journée, et c'est un des avantages du travail intérimaire, outre la variété des activités, ce sont toujours des missions courtes. Aussi ennuyeux, fatigant ou stressant que soit le travail, il suffit de tenir une certaine période.



## *\_ carrelage*

L'entreprise EGCF, basée en Loire Atlantique est mandatée pour refaire le carrelage d'une pharmacie à Castanet-Tolosan, au sud de Toulouse. Environ 600 kilomètres séparent le siège de l'entreprise du lieu du chantier. Deux ouvriers sont envoyés, et ils ont besoin d'un manoeuvre local, j'accepte la mission. Je m'étais essayé à la pose de carreaux de faïence pour un projet, avec une certaine maladresse. Je suis alors ravi de travailler ce matériau avec des professionnels.

Le premier jour, j'arrive en avance, j'appelle le contact que l'agence m'avait transmis, il est aux alentours de 7h du matin, ils sont en route ils arrivent directement de Loire Atlantique. Le contact avec les employés est agréable, on doit refaire le carrelage de la pharmacie sans que celle-ci ferme. On doit déplacer toutes les étagères de médicaments, les comptoirs de vente, au fur et à mesure de notre avancée. Tout cela prend alors une ampleur stratégique importante, nous devons jouer à un jeu d'échecs tout en construisant l'échiquier. Je suis alors bien content de ma position de manoeuvre, qui consiste simplement à apporter les outils, décharger le matériel, nettoyer, ranger, aider à porter. En effet lors de la pose de carrelage il faut décider du point de départ et calculer convenablement afin d'avoir le moins de perte, et le moins de coupe de carreaux aux endroits les plus visibles. Un plan avait été constitué en amont, mais il comportait vraisemblablement des inexactitudes selon l'employé en charge.



Vue satellite du terrain avant travaux, Google Maps, 2017



## *\_ la tranchée*

Une parcelle agricole a été rachetée par un promoteur, une zone pavillonnaire sort de terre.

L'entreprise Sotecflu est chargée de la mise en place des réseaux sur la zone.

L'eau, le gaz, l'électricité, la fibre, le téléphone, tout est passé en souterrain.

Dans une équipe virile, un peu rustre, mais plutôt bon-enfant, je suis rapidement surnommé Callaghan ou Kévin cela dépend. Comme d'habitude, le job consiste principalement à amener des éléments d'un point A vers un point B. Ici, ce sont des rouleaux de gaines, des tubes et des tuyaux ; de différentes couleurs, matières et propriétés selon leurs usages.

Il fait très chaud l'après-midi, la pâleur du sable du fond de la tranchée renvoie tous les rayons de ce soleil de juillet. Un point important à remarquer est qu'au fur et à mesure de l'avancée de la pose des différents réseaux, la tranchée devient de plus en plus difficile à arpenter. Des parcours se dessinent et se décident au gré des allers-retours.







\_libérer la circulation

\_alimenter en matériel

\_veiller à la propreté générale du chantier

\_se tenir à disposition

*\_ réflexion sur le travail*

C'est incroyable à quel point je peux me sentir démuni quand je ne comprends pas vraiment ce que l'on attend de moi lors d'une mission.

*"Te casse pas les couilles, fais comme ça tu te feras moins chier."*

Pardonnez le langage, mais j'ai dû entendre cette phrase au moins une dizaine de fois sur les chantiers. Elle est ambiguë, car elle est pleine de bienveillance, sous-entendue ; en faisant différemment la tâche sera plus simple, mais elle met aussi en lumière un manque d'esprit logique de ma part.

Et si, j'avais envie de me "faire chier" justement, de prendre le temps d'apprécier ce que je suis en train de faire, de m'attarder sur des mécaniques qui n'ont à priori pas d'intérêts.

Les objets/sujets se chargent différemment selon les objectifs/méthodes de transformation.

## *\_ la boîte*

Dans la minute où l'on nous a informés de la date de rendu de ce mémoire je décide de démissionner de mon travail de livreur.

Plusieurs raisons à cela, dans un premier temps le fait de devoir embaucher à 18h45 cinq soirs par semaine m'oblige à quitter l'école vers 17h30 si je veux avoir le temps de rentrer chez moi avant d'embaucher.

Vous allez me dire, ça me laisse quand même pas mal de temps pour travailler à 100% sur mes projets aux Beaux-Arts, sauf que, à partir de 16h je sais déjà que je ne pourrais pas vraiment entamer d'activité de longue durée et ça me bloque, j'ai besoin d'avoir du temps.

Ce qui nous amène à la deuxième raison de cette démission, le ras-le-bol. Nous sommes en janvier, les températures les soirs sont le plus souvent négatives. Cela fait sept mois que je travaille dans ce lieu ; sept mois c'est peu, sept mois c'est long.





Je vais essayer ici de décrire au mieux l'activité de l'entreprise pour laquelle je travaille encore à l'heure où j'écris, mais dans laquelle je ne serais plus au moment où vous me lirez.



Situé au 67 avenue Jean Rieux à Toulouse, c'est une pizzeria de la franchise "La Boîte à Pizza".

La Boîte à Pizza est une franchise internationale appartenant au Groupe FL, groupe qui a généré 90 millions de chiffres d'affaires en 2015.

Le fondateur de ce groupe, Frantz Lallement a débuté dans les années 80 et lance en 1988 un concept de restauration rapide autour de la pizza qui deviendra La Boîte à Pizza.

En bon entrepreneur comme les années 80 nous en ont produit à la pelle, il investit dans des concepts de restauration rapide aussi bien que dans des salons de beauté. Au risque de s'égarer je vais apposer une citation de notre ami Frantz exposant sa "vision" du marché :

*« Franchiseur de concept c'est savoir dupliquer son savoir-faire, structurer son réseau, le faire évoluer et l'animer, mais à la base il y a la passion du produit ou du service. La synergie du réseau permet d'avoir plus de pertinence sur les achats grâce aux volumes et une plus grande force de frappe en termes de communication.[...] [...] l'avenir de la restauration rapide réside dans le fait de créer de véritables espaces de vie ; « Hier les fast-foods étaient vraiment destinés à fournir un service express, aujourd'hui il y a une modification profonde de la restauration rapide en France, beaucoup plus de design et de qualité ont transformé ce marché. Les endroits deviennent agréables et les gens y vont par choix, demain ce seront de véritables lieux de vie, « des cuisines spectacles » comme cela existe à l'étranger, couplés à des espaces culturels on pourra aisément aller boire un café et profiter d'une bibliothèque mise à disposition pour passer un après-midi, en fait vivre une expérience unique. [...] [...]Concernant le marché de l'esthétique, « l'institut de demain sera 100% hygiène, une nouvelle expérience pour le client qui sera assuré que toutes les précautions soient prises pour son bien-être et sa santé, pas de spatule à cire réutilisable ou de cire recyclable dans le cadre d'une épilation, on ne peut se permettre de détruire la notoriété d'un réseau à cause d'un incident sanitaire dans une franchise. »*



Bref, revenons à une échelle plus locale, La Boîte à Pizza Jean Rieux était tenue par le fils de Frantz Lallement. De ce que l'on m'a dit, il semblerait que ce soit un enfant gâté par la richesse de son père, mais qui n'a pas vraiment les mêmes talents de gestionnaire ou de manager, aussi il décide de vendre la franchise de Jean Rieux. Mon employeur, à l'époque, travaillait comme manager dans une franchise sur Bordeaux, après avoir commencé comme livreur pendant ces études il avait "gravi les échelons" jusqu'au poste de manager, on lui proposa alors de racheter la franchise de Jean Rieux pour en devenir le gérant. Après un emprunt d'environ 100 000 € le voilà lancé. Les cinq premières années furent florissantes, quatre livreurs, deux préparatrices, un manager (vous remarquerez la formidable répartition des tâches entre les hommes et les femmes) tout ce petit monde évoluant dans un espace restreint. Le gérant, quant à lui, de son propre aveu ne faisait pas grand-chose, jouissant d'un niveau de revenu confortable. Seulement, au fil du temps, le nombre de commandes baisse, faute sans doute à l'apparition dans le quartier, de nombreuses franchises proposant le même type de services (Domino's Pizza, Tutti Pizza, la Pizzatèque...). Par-dessus cela le fils de Frantz Lallement (encore lui) décide de racheter un local Place Paul Dupuy pour ouvrir une franchise. Il faut savoir que les franchisés d'une même franchise ne

peuvent pas se faire concurrence les uns les autres et ne peuvent s'implanter que si le secteur n'est pas déjà desservi pour une franchise de la marque. Hors la Place Paul Dupuy se situe à 900 mètres du 67 avenue Jean Rieux. Les frontières des secteurs de livraisons des deux établissements sont redessinées, Paul Dupuy se chargeant de tout le centre-ville jusqu'au canal du midi, laissant à Jean Rieux le secteur de Côte Pavé. Pour résumer toute cette géopolitique de la pizza, la pizzeria de mon actuel employeur s'est vu amputer d'une bonne partie de son secteur d'activité réduisant considérablement le nombre de clients potentiels. Ce genre de chose est comme je le disais plus haut impossible normalement, mais, fils du PDG du groupe oblige, la boîte à pizza Paul Dupuy ouvre. Je passerais les détails, mais des procès ont lieu donnant tantôt raison à un des partis tantôt à l'autre, le tout aboutissant à une situation particulière à savoir que l'entreprise n'est plus fournie en matières premières par la maison mère. À partir de là, Olivier, mon employeur, s'est vu obligé de licencier la plupart de ses employés au fur et à mesure que le chiffre d'affaires baissait. Si bien, qu'il dût bientôt assurer lui-même la quasi-totalité des tâches avec l'aide de sa femme et d'un employé. Les employés ne restent rarement plus d'un an, c'est après deux ou trois employés se

succédant dans cette période que je suis arrivé.

N'ayant jamais travaillé dans ce secteur j'avais en tête une "usine à gaz" ou un brouhaha permanent se mélangeait avec une odeur de graisse brûlée. À mon arrivée, il n'y avait que le patron qui préparait ses ingrédients pour le service du soir, je me suis dit que les autres employés arriveraient un peu plus tard. J'ai rapidement compris dès mon embauche que personne d'autre n'allait arriver. J'étais alors le seul employé. Rapidement, ma curiosité m'oblige à lui demander comment il fait pour les midis ou pour les soirs où je ne travaille pas. Il m'explique alors qu'il se débrouille et que s'il y a une livraison il fait la commande, ferme le magasin, va la livrer, revient, prend de nouvelles commandes, etc..

Je comprends alors qu'il travaille tous les jours de 11h à 14h et de 18h à 23h. Ceci ne comprenant pas le temps d'achat des fournitures. Son fils, âgé de quatre ans, lorsque sa mère travaille (en dehors de la pizzeria) reste sous la garde de son père dans le magasin. Je me suis vu mettre les pieds dans quelque chose que je ne voulais pas, à savoir, une entreprise familiale où j'étais le seul membre extérieur.

Mais voilà, c'est l'été je ne travaille que le soir, me laissant toute la journée pour flâner. Je fais mes livraisons en t-shirt, le travail est beaucoup moins physique que dans le bâtiment.

J'apprends, alors le temps passe assez vite.

La perspective de pouvoir garder ce job durant l'année scolaire me promet une situation financière plus confortable. L'affluence des commandes est variable et des moments de non-activité nous poussent à échanger sur divers sujets. De là les informations sur l'historique de l'entreprise, il me raconte à quel point il aimait l'argent quand l'entreprise marchait bien et que maintenant, au contraire il en a marre et veut juste finir de rembourser ses crédits et avoir assez d'argent pour vivre normalement. Bientôt, un nouvel employé faisait son apparition me remplaçant pendant mes jours de repos hebdomadaire et travaillant avec nous le dimanche soir. Le dimanche soir étant le moment de plus forte affluence.

Plus tard, je connaissais le job, je sais sur quelle pizza il faut rajouter du miel, sur quelle autre du tabasco, j'apprends ensuite à prendre les commandes au téléphone. Le logiciel étant obsolète, les promotions et les pizzas à la carte ne sont plus à jour, c'est la galère.

## *\_répétition hypnotique*

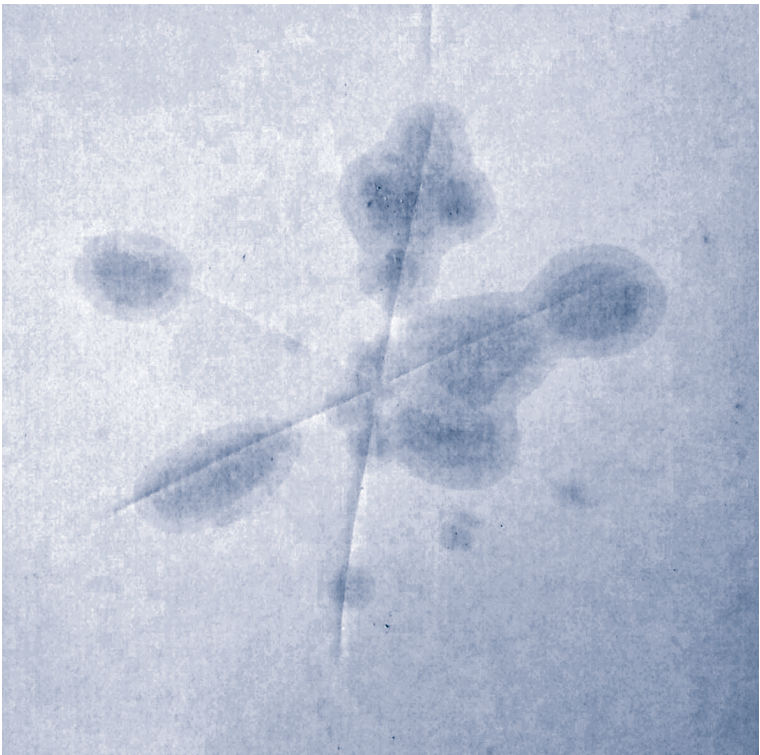
J'aimerais parler d'un des aspects de ce job qui a éveillé mon intérêt, les boîtes dans lesquelles nous servons les pizzas. Elles sont achetées par paquet de cent, à plat. Pendant les temps morts, il faut donc "faire des boîtes". Les plaques de cartons sont des patrons prédécoupés pour faciliter les pliages, il faut alors plier les éléments dans un ordre défini afin de constituer le volume final. Les premières boîtes montées sont toujours hésitantes et malhabiles, mais la tâche étant quotidienne, elle devient vite machinale. Il y a quelque chose de particulier qui se passe dans ce genre d'action, n'étant pas l'enjeu principal du travail, elle doit tout de même être faite, sans parasiter le reste des activités.

Il y a un potentiel d'améliorabilité permanent, une possibilité de toujours augmenter l'efficacité du geste et les liens entre chacun de ces gestes.

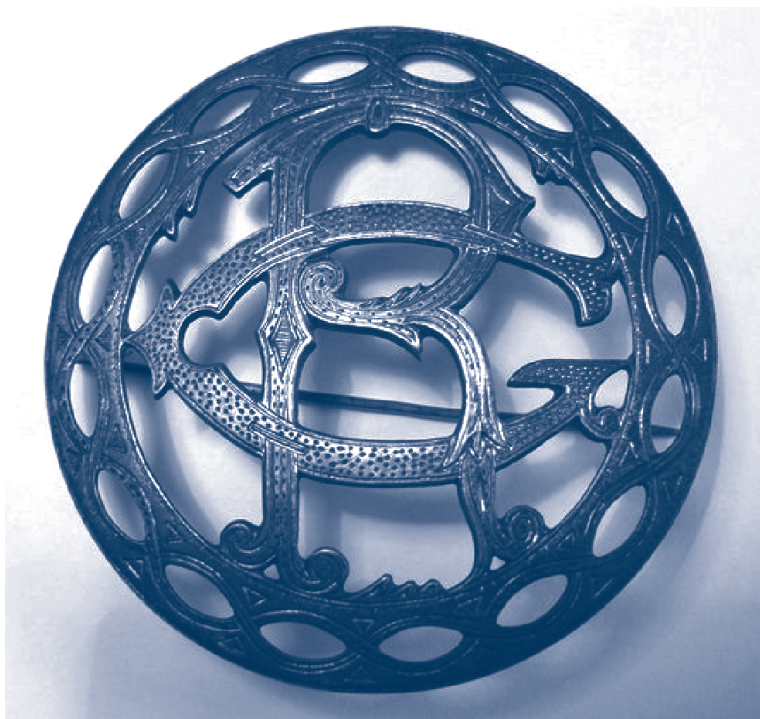
La répétition d'une action provoque sa rationalisation. C'est tout l'intérêt du travail à la chaîne. Une fois le geste maîtrisé, le cerveau peut alors se déconnecter, comme lorsque l'on conduit. Une partie de l'esprit est concentré sur l'action, l'autre partie peut divaguer et sortir complètement du moment présent. Lorsqu'on est confronté à ce genre de tâche, il y a un étrange mélange d'ennui profond et de plaisir.

J'ai produit une pièce à partir de ces boîtes, il s'agit d'un travail de sélection d'objets pauvres issus de mon travail «alimentaire» que je choisis de faire intervenir au sein de mon activité artistique ; impressions de formes abstraites par le gras des pizzas, ces formes sont construites sous différents facteurs indépendants de ma volonté (ingrédients, force de découpe...)

Le statut de ces objets est particulier, car ces boîtes contiennent à la base des pizzas qui me sont offertes par mon patron ; un jeu social s'est développé entre lui et moi dans le sens où si je demande une pizza je devrais la payer, hors il finira par m'en proposer une gratuitement sans aucune sollicitation de ma part. Mon travail se situe ensuite dans la sélection puis le retournement de ces boîtes afin de permettre aux formes grasses de faire image.



(détail) *gras\_phie*, carton, matière grasse, dimensions variables,  
Nicolas Doche, 2016



Broche d'argent, «perruquée» à l'usine du  
Creusot vers 1910, Musée du Creusot



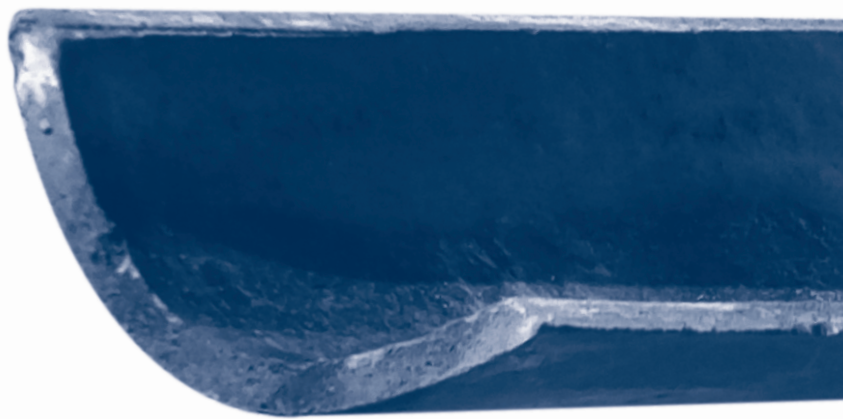
## la perruque

La perruque, ou travail en perruque est une expression qui désigne l'utilisation de matériaux et d'outils par un travailleur sur le lieu de l'entreprise, pendant son temps de travail, dans le but de fabriquer ou de transformer un objet en dehors de la production de l'entreprise.

Je me réfère ici à un ouvrage de Michel Anteby de 2003, *la «perruque» en usine : approche d'une pratique marginale, illégale et fuyante*, dans lequel il propose une définition, quelques exemples, et une réflexion autour de ce qu'engage cette pratique. Elle peut aussi se faire appeler «bricoles», «pinailles», «bousilles» ou encore «pindilles».

Le phénomène existe aussi dans les pays anglo-saxons sous le terme de «homers». Elle se retrouve principalement dans le secteur métallurgique, de l'automobile. Malgré son illégalité, il n'y a que peu de traces de décisions judiciaires qui en découlent. Cela s'explique en partie par le fait qu'une pratique raisonnée de la perruque dans un contexte favorable est faiblement punie, ou même parfois tolérée. Aussi lors de l'arrivée dans une entreprise le fait de savoir si on a la possibilité ou non de perruquer, est déterminant et déterminé.

*\_faire\_ forme*



Mon travail plastique parle du travail, sous différentes formes qu'il peut prendre ; travail agricole, travail domestique, travail du bâtiment, travail précaire, travail d'artiste...

J'expérimente des formes qui relatent de situations vécues ou observées. Les différents liens que j'ai pu avoir avec le monde du travail, durant mes formations précédentes, pendant les jobs d'été, et les emplois étudiants sont autant d'organisations, de logiques, d'économies particulières.

Vous l'aurez compris, lors de ces expériences, je m'emploie à mener en parallèle du travail à proprement parlé, la continuité de mon travail plastique.

Il y a ce pour quoi je suis là (exécuter des actions qui me sont demandées en faveur d'une contrepartie financière) et la quête annexe, la quête silencieuse.

Je joue l'anthropologue amateur, j'analyse des mécaniques, des pratiques. Je joue encore au critique d'art du commun, du banal, en me penchant avec attention sur des formes qui ne sont pas art, mais qui ont un potentiel plastique.



Le déplacement, l'extraction de différentes formes ou objets et leur glissement de contexte sont au centre de ma pratique. Sans parler de sublimation, j'essaie de ramener ces objets à leur poésie matérielle, tout en véhiculant le pragmatisme de leur usage et les conditions d'origines de ces objets. Il ne s'agit pas de détournement, il m'importe que les objets conservent leurs identités.

Une tuile sur un toit, une tuile posée au sol, cela reste une tuile.

Les objets ou les matériaux véhiculent des informations, leurs usages habituels "raconte quelque chose". Ce quelque chose c'est le quotidien, le lieu de vie, le travail, l'espace entre ces choses.

Dans les travaux dits manuels \_des transformations \_des agencements \_des ajustements des matériaux sont à l'oeuvre.

Le problème est qu'au vu de l'urgence permanente de produire de la richesse les opérateurs et les récepteurs de ces interventions professionnelles n'ont pas la possibilité de s'attarder sur la sensibilité de ces matériaux ou processus.

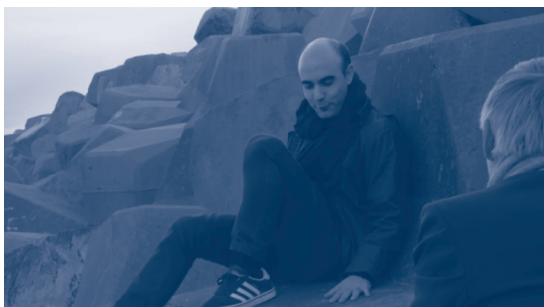
Jouer avec les objets et leur origine, les rapprocher de formes déjà vues dans l'histoire de l'art c'est aussi se jouer des hiérarchies, des valeurs.

J'écoutais récemment une émission sur France Culture à propos de la notion de neutralité.

L'artiste Julien Nédélec y était invité. Il y parlait du rapport entre les artistes minimalistes historiques et l'industrie. Il y explique, qu'au début de ses études aux Beaux-Arts étudiant le travail d'artistes comme McCracken ou Stella, il les imaginait produisant leurs pièces dans une logique d'atelier. L'artiste façonnant sa pièce seul dans son atelier. Or, il comprit rapidement que ces artistes travaillaient avec des industriels, sous-traitant une grande partie de leurs productions. C'est en partie grâce à cela que les oeuvres et particulièrement les sculptures de cette époque tendaient vers une neutralité, dans le sens où il n'y a pas de traces de l'intervention de la main de l'artiste. De la même manière qu'il est difficile de repérer l'intervention de l'ouvrier d'une chaîne de montage sur un véhicule en sortie d'usine.

Julien Nédélec, quand à lui réinvestit ce vocabulaire minimaliste, mais à son échelle, dans son atelier, sans utiliser des moyens industriels. Il fait en sorte de se rapprocher le plus possible de la finition industrielle, le «Finish Fetish». Le réinvestissement du vocabulaire de forme minimaliste est indéniable dans son travail. Il dit lui-même : *"On ne crée plus de nouvelles formes, on les déplace"*.

Jorge Luis Borges : *"C'est presque insulter les formes du monde de penser que nous pouvons inventer quelque chose ou que nous ayons même besoin d'inventer quoi que ce soit."*



Raphaël Zarka, en discussion avec Vladimir Léon à propos des acropodes brise-lame :

*"Tu as vu comme il est bien usé, il y a une espèce de patine du pêcheur; là, sur l'acropode. [...] Évidemment, c'est un brise-lame, mais s'il est bien présenté, ça devient aussi un super fauteuil. [...] Il y a la valeur de l'objet en tant que forme et exclusivement en tant que forme, quand il est isolé, quelque part dans le terrain vague, avant qu'on ne l'utilise ou après qu'on l'ait utilisé. Il y a sa fonction. J'imagine que les ingénieurs font quand même quelques calculs, pour savoir comment ça s'accroche, comment ça va résister, aux courants, au sel, etc. Et puis après, il y a les activités qui ne sont pas tellement comptés, c'est-à-dire, ici celle des pêcheurs."*



(captures d'écran) *Le polyèdre et l'éléphant*, Vladimir Léon, France, 2014,  
Les films de la liberté





Lors de la présentation d'un objet qui a vocation à être de l'art plastique, il y a un dialogue qui s'établit entre ce de quoi cet objet est fait et la forme sous laquelle il est donné à voir.

Les matériaux qui sont issus d'une sphère à priori extérieure à l'art témoignent d'une part de la vie ordinaire de ce matériau. Les traces de sa matérialité originale sont autant d'indices qui peuvent permettre à celui qui regarde d'accéder à un milieu autre.

La présence d'un cartel ou d'explications orales peut faciliter la lecture. Si ces éléments didactiques et leurs présences ou absences est anticipé et pensé, il est possible de mettre en place une plus grande complexité dans le dialogue entre les mondes invoqués.



*(capture d'écran) Fabrication de cuiseurs économes en bois, Projets Solidaires, Bamako, 2011*

*[https://www.youtube.com/watch?v=\\_ou7yvc8oc8](https://www.youtube.com/watch?v=_ou7yvc8oc8)*

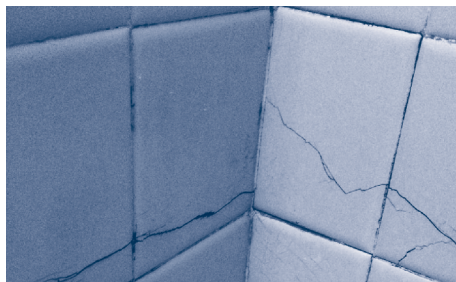


*\_faire\_ avec*

Des pans entiers de nos activités de transformation de la matière [*faire*] ne sont pas considérés comme travail dans le sens économique du terme.

Le travail domestique par exemple est dans la plupart des cas réalisé par les membres du foyer. Il intègre l'entretien de la maison, le ménage par exemple.

Il peut arriver que ces activités domestiques dépassent le cadre de l'entretien pour devenir travaux.



Dans le cas de défaillance matérielle de l'habitation, deux choix s'offrent à nous :

*\_faire\_ faire*

[propriétaire, artisan, réparateur]

*\_faire\_ avec*

[ses compétences, les outils à disposition]

Ce choix se détermine selon différents facteurs :

\_ l'économique

[coût financier, ampleur des dommages, moyens à disposition]

\_ le juridique

[propriété, copropriété, locataire]

\_ l'humain

[temps disponible, motivation, peur de ne pas être à la hauteur.]

Dans le cas où le *faire\_avec* est choisi, commence un jeu permanent avec la contrainte. Imaginons la réparation ou le changement d'une partie du revêtement de sol ; on bascule dans une situation temporaire où une partie du lieu de vie se transforme en chantier ; rarement, les frontières entre ces espaces en travaux et le reste du foyer sont clairement définies.

L'espace se transforme et les trajectoires de déplacement avec lui. Quand toutes les conditions sont réunies, le temps d'affection du lieu pour sa réparation peut être très court. En revanche, il peut aussi glisser vers des temporalités bien plus longues. Une situation temporaire qui se transforme en situation permanente instaure une forme de précarité de l'espace.

Anna Lowenhaupt Tsing, *Le champignon de la fin du monde, Sur la possibilité de vivre sur les ruines du capitalisme*, La découverte, 2017

À propos de la notion de précarité qu'elle envisage comme condition globale de notre temps :

*La précarité désigne la condition dans laquelle on se trouve vulnérable aux autres. Chaque rencontre imprévue est l'occasion d'une transformation : nous n'avons jamais le contrôle, même pas de nous-mêmes. Pris dans l'impossibilité de nous fier à une structure communautaire stable, nous sommes projetés dans des agencements fluctuants qui nous refabrique en même temps que les autres. Nous ne pouvons nous appuyer sur aucun statu quo : tout est toujours en mouvement, y compris notre capacité à survivre. Penser avec la précarité change l'analyse sociale. Un monde précaire est un monde sans téléologie. L'indétermination, ou l'imprévisible nature du temps a quelque chose d'effrayant, mais penser avec la précarité fait que l'indétermination rend la vie possible. La seule raison pour laquelle tout cela semble bizarre, c'est que la plupart d'entre nous ont grandi avec les rêves de modernisation et de progrès.*





*Vitrail*, intervention, David Renault, Mathieu Tremblin, Bruxelles, 2013





*\_une bâche sur le toit*

*\_un seau au milieu du couloir*

*un carreau sur lequel il ne faut pas marcher*

*La pensée sauvage*, Claude Lévi-Strauss, Édition  
Agora, 1962

À propos de la pensée mythique, la figure du bricoleur :

*“D’ailleurs, une forme d’activité subsiste parmi nous qui, sur le plan technique, permet assez bien de concevoir ce que, sur le plan de la spéculation, put être une science que nous préférons appeler “première” plutôt que primitive : c’est celle communément désignée par le terme de bricolage. Dans son sens ancien, le verbe bricoler s’applique au jeu de balle et de billard, à la chasse ou à l’équitation, mais toujours pour évoquer un mouvement incident : celui de la balle qui rebondit, du chien qui divague, du cheval qui s’écarte de la ligne droite pour éviter un obstacle. Et, de nos jours, le bricoleur reste celui qui oeuvre de ses mains, en utilisant des moyens détournés par comparaison avec ceux de l’homme d’art. Or, le propre de la pensée mythique est de s’exprimer à l’aide d’un répertoire dont la composition est hétéroclite et qui, bien qu’étendu, reste tout de même limité ; pourtant il faut qu’elle s’en serve, quelle que soit la tâche qu’elle s’assigne, car elle n’a rien d’autre sous la main. Elle apparaît ainsi comme une sorte de bricolage intellectuel, ce qui explique les relations qu’on observe entre les deux.[...]”*

*Le bricoleur est apte à exécuter un grand nombre de*

tâches diversifiées ; mais, à la différence de l'ingénieur, il ne subordonne pas chacune d'elles à l'obtention de matières premières et d'outils conçus et procurés à la mesure de son projet : son univers instrumental est clos, et la règle de son jeu est de toujours s'arranger avec les "moyens du bord", c'est-à-dire un ensemble à chaque instant fini d'outils et de matériaux hétéroclites au surplus, parce que la composition de l'ensemble n'est pas en rapport avec le projet du moment, ni d'ailleurs avec aucun projet particulier, mais est le résultat contingent de toutes les occasions qui se sont présentées de renouveler ou d'enrichir le stock ou de l'entretenir avec les résidus de constructions et de destructions antérieures. L'ensemble des moyens du bricoleur n'est donc pas définissable par un projet (ce qui supposerait d'ailleurs, comme chez l'ingénieur, l'existence d'autant d'ensembles instrumentaux que de genres de projets, au moins en théorie) ; il se définit seulement par son instrumentalité, autrement dit, et pour employer le langage même du bricoleur, parce que les éléments sont recueillis ou conservés en vertu du principe que "ça peut toujours servir". De tels éléments sont donc à demi particularisés: suffisamment pour que le bricoleur n'ait pas besoin de l'équipement et du savoir de tous les corps d'état ; et pas assez pour que chaque élément soit astreint à un emploi précis et déterminé. Chaque élément représente un ensemble de relations, à la fois concrètes et virtuelles ; ce

*sont des opérateurs, mais utilisables en vue d'opérations quelconques au sein d'un type.*

*[...]*

*On comprend ainsi que la pensée mythique, bien qu'engluée dans les images, puisse être déjà généralisatrice, donc scientifique ; elle aussi travaille à coup d'analogies et de rapprochements, même si, comme dans le cas du bricolage, ces créations se ramènent toujours à un arrangement nouveau d'éléments dont la nature n'est pas modifiée, selon qu'il figure dans l'ensemble instrumental ou dans l'agencement final (qui, sauf par la disposition interne, forme toujours le même objet): "on dirait que les univers mythologiques sont destinés à être démantelés à peine formés, pour que de nouveaux univers naissent de leurs fragments". (Boas, 1, page 18.) Cette profonde remarque néglige cependant que, dans cette incessante reconstruction à l'aide des mêmes matériaux, ce sont toujours d'anciennes fins qui sont appelées à jouer le rôle de moyen. Les signifiés se changent en signifiant et inversement.*

*Cette formule, qui pourrait servir de définition au bricolage, explique que, pour la réflexion mythique, la totalité des moyens disponibles doivent être implicitement inventoriées ou conçue. Pour que puisse se définir un résultat qui sera toujours un compromis*

*entre la structure de l'ensemble instrumental et celle du projet. Une fois réalisé, celui-ci sera donc inévitablement décalé par rapport à l'intention initiale (d'ailleurs, simple schème), et fait que les surréalistes ont nommé avec bonheur "hasard objectif". Mais il y a plus: la poésie du bricolage lui vient aussi, et surtout, de ce qu'il ne se borne pas à accomplir ou exécuter ; il "parle", non seulement avec les choses, comme nous l'avons déjà montré, mais aussi au moyen des choses: racontant, par les choix qu'il opère entre des possibles limités, le caractère et la vie de son auteur. Sans jamais remplir son projet, le bricoleur y met toujours quelque chose de soi.*

*[...]*

*Les considérations qui précèdent ont, à plusieurs reprises, effleuré le problème de l'art, et peut-être pourrait-on brièvement indiqué comment, dans cette perspective, l'art s'insère à mi-chemin entre la connaissance scientifique et la pensée mythique ou magique ; car tout le monde sait que l'artiste tient à la fois du savant et du bricoleur : avec des moyens artisanaux, il confectionne un objet matériel qui est en même temps objet de connaissance.*

*[...]*

*L'artiste appréhende celle-ci du dehors : une attitude, une expression, un éclairage, une situation, dont il saisit le rapport sensible et intelligible à la structure de l'objet que viennent affecter ces modalités, et qu'il incorpore à*

*son ouvrage. Mais il se peut aussi que la contingence se manifeste à titre intrinsèque, au cours de l'exécution : dans la taille ou la forme du morceau de bois dont le sculpteur dispose, dans l'orientation des fibres, la qualité du grain, dans l'imperfection des outils dont il se sert, dans les résistances qu'oppose la matière, ou le projet, au travail en voie d'accomplissement, dans les incidents imprévisibles qui surgiront en cours d'opération. Enfin, la contingence peut être extrinsèque, comme dans le premier cas, mais postérieure (et non pas antérieure) à l'acte de création : c'est ce qui se produit chaque fois que l'ouvrage est destiné à un usage déterminé, puisque ce sera en fonction des modalités et des phases virtuelles de son emploi futur (et donc en se mettant consciemment ou inconsciemment à la place de l'utilisateur) que l'artiste élaborera son oeuvre.*



Je suis désolé pour la longueur de cette citation, mais elle me paraît difficilement sécable sans perdre en compréhension. Aussi je vais simplement relever les notions de ce texte qui me paraissent importantes.

\_L'univers instrumental du bricoleur est clos.

\_La palette des matériaux est hétéroclite.

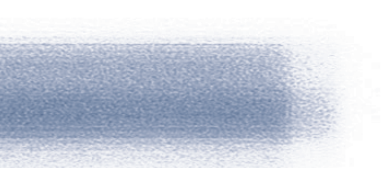
\_Les moyens du bricoleur ne sont pas déterminés en fonction de projets particuliers.

\_Les moyens du bricoleur mis en oeuvre pour un projet témoignent de sa vie et de son économie.

\_L'artiste se situe entre le savant et le bricoleur  
> objet de connaissance /objet matériel

*"Le but du travail, au-delà de la question du sens explicite, est l'expérience concrète de la relation avec le matériau, les processus, l'espace. Les difficultés rencontrées, acceptées, surmontées en sont les moyens."*

*Dématrise, Jacques Kaufmann Statement, 2015*



*\_collecter*

*\_ réemployer*

*\_ réparer*

*\_ bricoler*

*faire\_avec* c'est aussi un choix stratégique, c'est se donner les moyens de faire.

Le bricolage implique une certaine flexibilité entre le projet de départ et le résultat. Que ce soit pour une production plastique ou un objet usuel. L'esprit s'accommode rapidement des contraintes matérielles. Il faut se méfier de sa créativité, envisager que l'échec est possible. Le bricoleur ne peut anticiper entièrement toutes les contraintes que constitue son projet que s'il est déjà passé par celles-ci lors d'un projet précédent. Je pense que le mode d'apprentissage du bricoleur est empirique ; il pense réaliser un objet d'une certaine façon, se retrouve face à l'échec et doit alors trouver des moyens plus adéquats pour sa réalisation ou pour la prochaine. Bricoler c'est s'adapter, contourner. Il faut accepter les résistances du matériau. Renoncer à la toute-puissance de la volonté. Faire preuve de ruse pour compenser ses faiblesses techniques ou le manque de moyen. Cela ne signifie pas travailler «à l'arrache», même s'il arrive que le fini soit clairement décevant. Le bricoleur a le goût du travail bien fait, son objectif est de faire «du bon boulot».

*\_barres\_pleines*

*\_cornières*

Je pense que travailler avec ces moyens, produit de la singularité dans les formes.

Le problème des ateliers techniques des Beaux-Arts est qu'il y a des *\_façons de faire*, des logiques d'assemblages, qui sont celles des techniciens de ces ateliers. Je ne mets en aucun cas en cause l'utilité de ces ateliers. Leur existence est précieuse et capitale. Je me méfie seulement de l'uniformisation qu'ils peuvent produire. Je me souviens du DNAP blanc lors de ma troisième année ou un juré extérieur avait été invité. Un bon nombre d'étudiants, dont moi, avait produit, pour leurs accrochages, des structures en métal. Quelles soient des pièces à proprement parler ou des éléments de supports. Ce membre du jury avait été frappé par le lien de parenté évident entre ces objets. Il y a une esthétique «atelier métal».

Selon le projet le responsable d'atelier va forcément conseiller un matériau plutôt qu'un autre. Il en résulte donc des similarités dans les objets s'ils ont des fonctions proches. J'essaye à présent de me débrouiller le plus possible en dehors de ces ateliers. Leurs présences sont une chance et je me sens parfois coupable de ne pas en profiter suffisamment. Pourtant il est évident que je ne serais pas éternellement dans le confort d'une école d'art et il me faut dès à présent être prêt pour pouvoir produire de manière autonome.

Depuis l'enfance, on m'a dit que «ce ne sera pas facile» pour notre génération. Plus de perspective de carrière dans une entreprise, plus de sécurité de l'emploi, des restrictions budgétaires partout.

J'ai grandi avec cette idée. Je pense que cela m'a incité à sortir de l'orientation professionnalisante que j'avais choisie au départ. Je n'aurais pas de travail, très bien je n'en veux pas de toute façon. Je n'ai pas l'ambition de «faire de l'argent». Alors, tant qu'à n'avoir aucune perspective d'avenir, autant faire de l'art.

Quitte à être précaire autant l'être pleinement et l'assumer. J'ai peu d'espoir de faire une carrière artistique, cela me paraît compliqué et je ne comprends pas vraiment comment fonctionnent les institutions actrices de ce milieu. Peu importe, j'aurais une production plastique dans tous les cas, et je la donnerai à voir d'une manière ou d'une autre. Quitte à être un "artiste du dimanche". Je ne m'apitoie pas sur mon sort ou ne joue à l'artiste maudit, seulement j'ai toujours pensé qu'opter pour une posture volontairement pessimiste procurait une certaine force. Envisager un scénario d'échec peut peut-être permettre de l'éviter ou de passer au travers.

Ces craintes obligent à établir des stratégies.

Pour développer les moyens que je veux mettre en place, il va me falloir, une fois de plus me raconter.

En effet des choix de vies sont interdépendants des choix de moyens de productions et de monstrations. Concernant les moyens de production, j'ai récemment emménagé dans une maison avec deux colocataires extérieurs aux Beaux-Arts. L'un est menuisier, l'autre est aide-soignant.

Outre l'amitié qui nous lie, ils me permettent de ne pas enfermer mon regard sur les choses, dans un spectre « beausardien ».

La maison dispose d'un jardin composé de trois bandes sur trois de ces côtés. Elle est composée de deux étages. La zone d'habitation est au premier et le rez-de-chaussée est un garage qui fait la même surface, soit environ 70 m<sup>2</sup>.

Nous sommes en train d'en faire un atelier.

Pas un atelier d'artiste, un atelier pour pouvoir bricoler, fabriquer n'importe quoi, donc possiblement des objets plastiques bien sûr, mais aussi des meubles, des outils, et divers objets.

La situation géographique de cette maison à L'Union en banlieue toulousaine nous permet de payer un loyer modéré.

J'ai récemment changé de véhicule pour un utilitaire. Un Ford Transit des années 90. C'est mon principal outil de travail. Il me permet de collecter facilement des matériaux, ou objets de toutes sortes.

Je peux aisément transporter mes travaux.

Je me suis amusé à créer une identité à ce véhicule renvoyant aux codes des véhicules d'entreprise du bâtiment.

Le préfixe "bât" est fréquemment utilisé dans les logotypes d'artisan. Ici en ajoutant "art" à sa suite je définis un peu caricaturalement ma pratique comme étant quelque chose d'un peu "batard" entre l'activité de l'artisan du bâtiment et celle de l'artiste.



**bat\_art**



Photographie d'un garage issu du site internet leboncoin.fr, 2017

Concernant la monstration, nous projetons avec trois autres étudiants, de louer un garage donnant sur la rue, de préférence disposant de l'électricité, pour en faire un espace d'exposition temporaire et furtif. Le projet est en cours, mais nous avons convenu que dans un premier temps nous montrerions d'abord le travail d'autres personnes de notre entourage dont nous apprécions le travail.

La seule règle du jeu serait que la personne invitée doit produire quelque chose spécialement pour le lieu. Le lieu serait ouvert sur une période puis pourrait se déplacer vers un autre garage.

Peut-être par la suite montrer notre propre travail. Mais nous pensons préférable de nous concentrer sur un rôle. Cela dans le but de bien comprendre les difficultés matérielles et de pouvoir réagir à des événements ou contraintes inenvisagés.

L'autonomie est impossible lorsque l'on est seul, le collectif et la mutualisation des moyens est indispensable pour la survie. Pourtant je pense qu'il est très facile d'échouer un collectif à cause de problèmes d'égos.

L'enjeu est alors d'anticiper au maximum ce genre de conflit en déterminant des politiques permettant de limiter les risques.

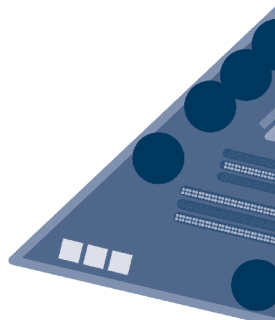
Je serais tenté de faire le parallèle avec la politique en général, la centralisation des pouvoirs engendre forcément des conflits et la préférence du profit personnel sur l'intérêt général.

## *\_faire\_ pousser*

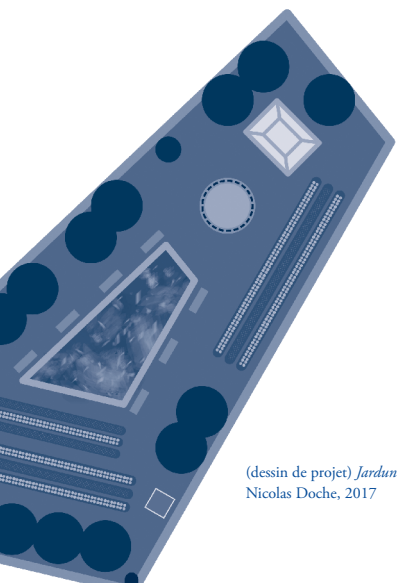
En parlant d'autonomie et pour revenir à mon habitat nous avons mis en place un potager. Il ne nous accorde en aucun cas une autonomie alimentaire et cela paraît utopique. Mais je dois avouer une satisfaction particulière à manger les légumes que l'on a fait pousser. Malgré le fait que je sois né fils d'agriculteur, je n'avais quasiment aucune notion du travail de la terre, mes colocataires non plus. Alors nous apprenons, en *post\_paysan*, sur internet et par le *\_faire\_* bien sûr.

Nous sommes en train de monter un projet de jardin de quartier, au sein d'un îlot de terrain entre les habitations du pâté de maisons.

Penser l'agencement des plantes, manier les associations entre elles et penser un espace dans un contexte d'exposition sont deux activités qui ne sont pas sans liens de méthode. Dans les deux cas, il s'agit d'agencement d'éléments dans un espace donné selon des paramètres donnés. Dans le cas d'un jardin, les variables à prendre en compte sont nombreuses ; exposition au soleil, nature et humidité du sol, associations avec les autres végétaux selon leurs affinités.

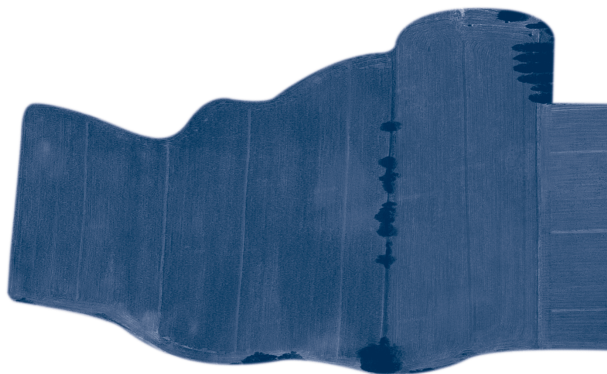


Dans le cas de la constitution d'un espace dans une optique d'exposition, de volumes par exemple, les données de départ sont différentes. La problématique de la lumière, naturelle ou artificielle a, là aussi son importance. Mais ici, les objectifs sont différents, il s'agit d'un espace à regarder et à arpenter, il faut donc penser la circulation dans l'espace, le rapport des hauteurs, des volumes par rapport à la géométrie de l'espace à investir.



(dessin de projet) *Jardunion*  
Nicolas Doche, 2017





*Champs de maïs des Jaunies*, Image satellite Google Maps

Mon père a dans un premier temps fait un apprentissage pour devenir charpentier, il effectua cet apprentissage à quelques mètres de son domicile familial. Il y a acquis un savoir-faire concernant les charpentes à ossatures bois. Rapidement après la fin de son apprentissage, il se retrouva en conflit avec son patron, ou selon ces dires, en avait marre de recevoir des ordres. Ses parents ayant une exploitation agricole, il passa une formation pour devenir agriculteur. Sitôt après, il entreprit de moderniser l'exploitation parentale. Nous sommes ici dans les années quatre-vingt et le modèle paysan subit les railleries du reste de la société considérant le monde paysan comme dépassé, et ces acteurs comme des "ploucs", des "bouseux". Les paysans doivent devenir des exploitants agricoles. Il faut appliquer la logique industrielle au travail de la terre.

La perspective d'une stabilité économique combinée à sa fierté personnelle le poussa alors à rationaliser son exploitation. Remembrement, opération foncière, agrandissement de l'exploitation, abandon des plantations de tabac pour des plantations de maïs, investissement dans du matériel plus récent.

Mais comme l'explique mieux que je ne le ferais le livre, *Le sacrifice des paysans, une catastrophe sociale et anthropologique* de Pierre Bitoun et Yves Dupont aux éditions *L'échappée*, la crise de l'agriculture en France et en Europe fit de la rentabilité d'une exploitation une utopie que seuls les géants des plaines de la Beauce peuvent espérer.

Aussi avec un divorce, divers prêts sur le dos, et des enfants qui commencent à faire des études, il dut entreprendre une deuxième activité professionnelle. Il monta alors sa société en microentreprise de charpente. L'agriculture étant une activité à perte qu'il ne pouvait faire perdurer seulement grâce à l'aide de sa mère et de la prime PAC (Politique Agricole Commune), sa deuxième activité a alors pour but de renflouer les déficits de la première.

C'est un exemple de la transformation du paysan en agriculteur. En effet le paysan ne s'endette pas pour améliorer la rentabilité de son exploitation. Son modèle économique est familial tandis que, de plus



en plus les exploitations agricoles sont possédées par des investisseurs. Les terrains ont été unifiés en grands ensembles, mais leurs propriétés sont souvent divisées. Historiquement, le paysan réfléchit en terme de pérennité de son activité, mais aussi de son environnement. Plutôt que de fatiguer les sols avec une monoculture annuelle, le paysan va faire en sorte de faire tourner les plantations sur un même sol, effectuer des jachères.

## *\_ la jachère*

Ce mot vient du gaulois *gascaria*, «terre labourée, mais non ensemencée» ; contrairement à l'idée reçue, une terre en jachère est, certes non ensemencée, mais elle n'est pas laissée à l'abandon. En effet il ne faut pas confondre la jachère et la friche. La jachère, comme le montre son étymologie est une terre qui est travaillée, elle est même labourée à différentes reprises pour successivement faire remonter les graines des mauvaises herbes et dans un second temps pour réenfouir la végétation afin que sa décomposition enrichisse le sol.

La politique agricole commune (PAC) a remis sur le devant de la scène la jachère, pour limiter les dégâts de la production céréalière notamment. Mais ici aussi le terme est galvaudé, en effet dans le cadre de ces mesures, la PAC entend par jachère, un «gel des sols» temporaire ou permanent. Le gel des sols débouche souvent sur des accords entre l'agriculteur ou paysan et différents autres acteurs du même environnement ; \_les chasseurs \_les apiculteurs \_la commune. Ce type de gel des sols est souvent à visée agroécologique ou écologique. Il se rapproche ici de la notion de friche agricole.

## *\_faire\_forêt*

À propos de cela, j'aimerais introduire la pensée de Gilles Clément. Dans un de ces cours au Collège de France il s'attarde sur la notion de friche et de sa richesse. Il y développe les stades de la dynamique de la friche sous nos latitudes. Cela commence par un terrain dont on a exploité les ressources, mais qui pour une raison ou une autre a été abandonnée. \_je reviendrais plus tard sur l'exemple d'une forêt industrielle de l'Oregon\_

L'enrichissement floristique et faunistique commence très rapidement. Une première nappe de diverses herbacées ouvre la voie, elles sont appelées les pionnières. La jeune friche va attirer des insectes attirant eux-mêmes des oiseaux.

La faune se diversifiant, elle apporte de nouvelles graines par ses déjections notamment.

La friche se complexifie. Les épineux se développent pour former la friche armée ; point culminant de diversité d'espèces. Elle est alors âgée de 7 à 14 ans. Cette friche armée protège toute une faune ainsi que les premiers jeunes arbres.

Ils vont grandir jusqu'à former une forêt. En raison de l'obscurcissement de la terre par le feuillage des arbres, entraînant une stabilisation du nombre d'espèces.

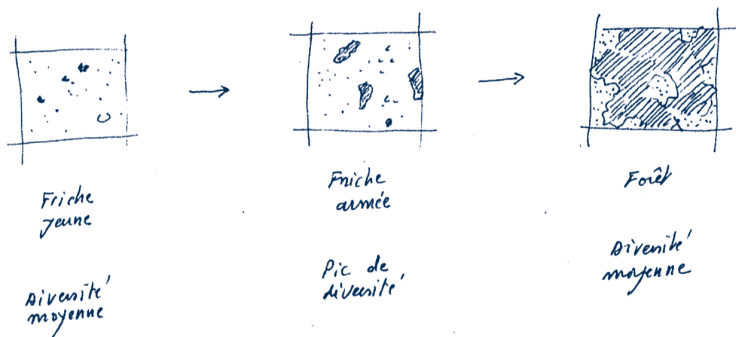


Schéma extrait du *Manifeste du Tiers paysage*, Gilles Clément, Édition du commun 2004

Nos sociétés capitalistes ont engendré un grand nombre de friches, de tailles et de natures diverses. Autant de zones où l'on ne fait rien. Gilles Clément a théorisé et cartographié ces espaces, les regroupant sous la notion de Tiers paysage.

*«Tiers paysage renvoie à tiers-état (et non à tiers-monde). Espace n'exprimant ni le pouvoir ni la soumission au pouvoir»*

*Manifeste du Tiers paysage*, Gilles Clément, Édition du commun 2004

Le Tiers-paysage c'est l'ensemble du paysage que l'humain n'utilise pas ou plus, il est constitué de zones trop difficiles d'accès pour des machines agricoles ; de résidus de terrain entre les boucles d'autoroutes ; d'angles morts ; de ruines industrielles. S'ajoutent à cela les grands domaines forestiers non exploités.

Le rouleau compresseur de l'urbanisme mortifère a des trous, dans lesquelles la diversité naturelle trouve refuge. Pourtant aux yeux de beaucoup, ces espaces ne sont rien. Ils ne sont rien, et pourtant ils gênent, personne ne veut avoir une vue sur un terrain vague de sa fenêtre. Vague, c'est peut-être ce qui qualifie le mieux ces lieux. Ils n'ont pas de fonction définie, ce qui n'est pas concevable dans nos sociétés où tout doit avoir une fonction, répondre à un besoin ; où l'espace est réifié.

Dans les villes, c'est aussi un dehors qui se déploie intra-muros, où tous les fantasmes insécuritaires font d'eux des indésirables. Le dehors est par essence subversif, à l'image de La Zone du Dehors imaginée par Alain Damasio dans son roman de science-fiction éponyme. Ces délaissés, comme les décrits Patrick Bouchain, sont pourtant d'une aide précieuse pour la survie, non pas de la planète, qui elle s'adaptera, mais pour notre espèce, si nous avons encore volonté de la faire perdurer.



*L'île Derborence*, Gilles Clément, Parc Matisse, Lille, 8 hectares, 1990.

Artiste associé : Claude Courtecuisse,

Paysagiste associé : Cabinet Empreinte, Eric Berlin

Pour certains, mais il y a débat au-sein de la communauté scientifique, nous sommes entrés dans une nouvelle ère géologique, l'anthropocène. Cette notion s'appuie sur le fait que les activités humaines ont eu un tel impact sur notre environnement, que notre empreinte géologique est à jamais marqué dans la stratification de la croûte terrestre. Elle est taxée de participer à une vision anthropocentrée du monde. Je pense, comme d'autres qu'il est plus pertinent de parler de capitalocène, car il serait injuste d'entraîner toute l'histoire de notre espèce dans la culpabilité. C'est plutôt un système qui est en cause, qui n'est à priori pas intrinsèquement présent dans la nature humaine.

Cela permet aussi de changer de cible, que faire en effet, si la cause du problème est notre espèce ?

Alors que le terme de \_capitalocène désigne un coupable bien connu de nos services.

En attendant un changement de paradigme économique, on envisage comme Anna Lowenhaupt Tsing, ce que peut être la vie sur les ruines du capitalisme. Dans son livre, déjà cité plus haut *Le champignon de la fin du monde, Sur la possibilité de vivre sur les ruines du capitalisme*, La découverte, 2017 ; elle nous propose le récit de cette forêt de l'Oregon aux États-Unis, abandonnée après une exploitation forestière.

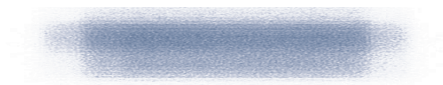
Sur les débris de cette forêt sans arbre, pousse un champignon, le matsutake. Très prisé au Japon, où il a quasiment disparu, de nombreux chasseurs de champignons en font le commerce. Cette communauté de cueilleurs, est composée de vétérans américains, de précaires et d'immigrés de la guerre du Vietnam, d'origine du Laos et du Cambodge. Cette économie de la marge, qui participe tout de même à un système libéral trouve, dans sa construction, quantité d'histoires singulières, celle de ces acteurs. Sans être d'un optimisme aveugle Anna Tsing nous livre une ouverture vers un monde fait de précarité, d'espoir et de renouveau.

Le futur ne peut pas s'envisager selon un modèle binaire où il y aurait deux voies distinctes, l'une radieuse, l'autre désolée. L'histoire se constitue par les petites histoires. Il n'y a pas de rédemption, pas de paradis, pas d'homme providentiel.

Il y a la complexité dans les échanges entre humains, mais aussi entre l'humain et le non-humain.

Comment penser le non-humain quand notre civilisation est basée sur l'exploitation de ce dernier ?

Une nouvelle pensée anthropologie se dessine, je ne peux pas prétendre en avoir saisi tous les aspects, mais par, la lecture d'Eduardo Kohn ou de Tom Ingold, je tente de me familiariser avec cette discipline.





*Comment pensent les forêts ?*, Eduardo Kohn, Zones Sensibles, 2017

*“La vie des signes se caractérise par une série de propriétés logiques unidirectionnelles et enchâssées - propriétés qui sont hiérarchiques de bout en bout.*

*Or, les politiques optimistes que nous voulons cultiver privilégient l'hétérarchie sur la hiérarchie, le rhizomique sur l'arborescent : nous nous réjouissons de trouver justement ce genre de processus horizontaux - transfert de gène latéral, symbiose, commensalisme et autre - dans le monde vivant non humain. Je crois cependant que ce n'est pas ainsi qu'il faut fonder la politique.*

*La morale, comme le symbolisme émerge au sein - et non au-delà - de l'humain. Projeter notre morale, qui privilégie à bon escient l'égalité, sur un paysage relationnel composé pour partie d'associations unidirectionnelles et enchâssées de nature logique et ontologique, mais non morale, est une forme d'anthropocentrisme narcissique qui nous rend aveugles à certaines propriétés de ce monde au-delà de l'humain.»*

## *l'hétérarchie* \_ système d'organisation horizontal

Eduardo Kohn, propose une analyse anthropologique au-delà de l'humain.

Le passage que j'ai sélectionné nous informe sur des modèles organisationnels entre les espèces. En effet, les différents acteurs des sociétés non humaines s'organisent sous le principe de l'hétérarchie, c'est-à-dire dans une relation d'interdépendance entre les protagonistes.

Elle est à dissocier de l'anarchie qui constitue l'absence de pouvoir, l'hétérarchie se définit par un pouvoir réparti de manière équilibrée entre tous les organismes.

Cela ne signifie pas qu'il n'existe pas de domination d'un être par rapport à un autre ; seulement en nous plaçant en retrait nous constatons que les espèces s'organisent dans une écologie des sois.

Nous ne pourrions vivre perpétuellement "hors-sol" certes, nous nous sommes distingués en temps qu'espèce par notre capacité à comprendre est à créer. Notre capacité à nous penser nous-mêmes nous a autant élevés qu'isolé de ce qui nous est extérieur.

Nous avons surdéveloppé notre feuillage, au point que nos racines ne trouvent plus suffisamment de nutriments dans le sol devenu stérile.

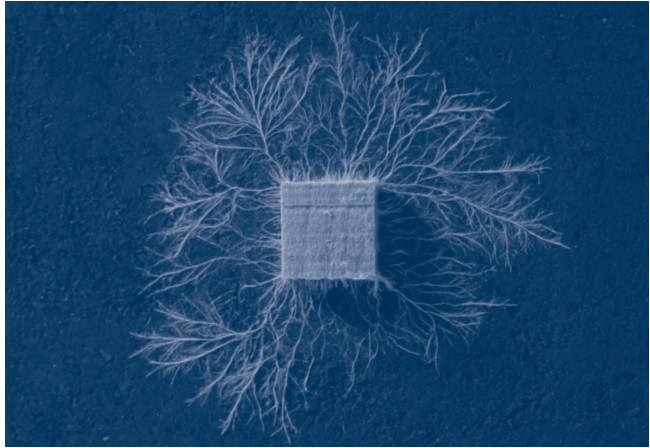
*« Regarde les animaux qui sont d'une taille exceptionnelle : le ciel les foudroie et ne les laisse pas jouir de leur supériorité ; mais les petits n'excitent point sa jalousie. Regarde les maisons les plus hautes, et les arbres aussi : sur eux descend la foudre, car le ciel rabaisse toujours ce qui dépasse la mesure. »*

Hérodote

Apprendre le vivant est l'utiliser sans le détruire est fascinant. Il n'est pas question ici d'un retour en arrière, au profit d'une vision nostalgique d'un temps qui n'a jamais existé. Mais peut-être nous sommes-nous trompés de futur en cours de route.

Le mariage des connaissances scientifiques contemporaines et des techniques ancestrales est sans doute un point de départ intéressant pour développer des pratiques et modes de vie pérennes.

Dans ce sens, je participe à un projet collaboratif autour de l'utilisation du mycélium comme matériau de construction. Ce projet réunit des acteurs d'horizons divers, un partenariat entre l'isdaT (institut supérieur des arts de Toulouse), le LRSV (Laboratoire de Recherche en Sciences Végétales), l'INSA (Institut National des Sciences Appliquées) et Fungus-Sapiens (entreprise en création de statut travaillant sur ce matériau) est en cours de formalisation. Derrière le ballet des acronymes, une convergence des savoirs rafraîchissante et enthousiasmante. Les esprits sont différents, les méthodes aussi. Nous ne parlons pas toujours tous la même langue, précision et rigueur scientifique d'un côté, liberté et approximation de l'autre.



Capture d'écran extraite du documentaire, *Les champignons pourront-ils sauver le monde ?*  
Thomas Sipp, Les Films d'Ici, 2013

*\_stratification \_érosion*

*\_travail de la matière à échelle géologique*

J'ai toujours été sensible aux phénomènes géologiques comme l'érosion ou la stratification.

Ces mécaniques de \_formation, \_transformation, \_déformation de la matière sol, sont des mouvements opérant à des niveaux que nous ne pouvons percevoir par nos sens.

Seule l'étude scientifique nous permet d'appréhender les fluctuations passées et à venir des strates des divers éléments se trouvant sous nos pieds.

Je suis tenté de faire un parallèle avec d'autres modes de travail de la matière qui s'opère à d'autres échelles de temps.

Le travail du temps perceptible à différents degrés, l'usure, le ponçage sont autant d'expériences sensibles, \_érosion du pas\_grand\_chose, stratification fine ; des fluctuations de l'inframince comme le dirait Marcel Duchamp.

## *\_ le ponçage*

Ma première orientation fut une formation de réparation en carrosserie automobile. Un BEP, puis un Bac Professionnel en alternance. Le travail de la surface des véhicules m'intéressait, j'ai rapidement été déçu par le rapport au travail en entreprise.

Il faut toujours aller vite, toute opération à un temps assigné. S'il est dépassé, nous ne sommes plus rentables. J'ai passé la majeure partie de mes deux ans dans la carrosserie Faure à Périgueux (24), en préparation peinture. C'est l'étape qui vient après la remise en forme de la tôle. Une couche de mastic est appliquée, il faut alors la poncer, souvent repoker du mastic puis repoker et ainsi de suite jusqu'à ce que la forme soit la plus régulière, et fidèle à l'origine possible. On applique ensuite une couche d'apprêt, qu'il faut aussi poncer.

## *\_ protocole de diminution du grain de ponçage au cours de la préparation*

_avant la pose du mastic	_p40 _p80
_ponçage du mastic	_p80 _p120 _p240
_après l'apprêt	_p240 _p320 _p600 _p1000

*\_usure \_* force de travail passive

J'ai un souvenir clair d'une partie de la carrosserie d'un tracteur de mon père qui, se situant au niveau de la portière est soumise à un frottement avec la jambe à chaque entrée dans le véhicule. Au fil des années, sur cette zone anguleuse, les différentes strates de peintures de protection de la carrosserie ont subi une usure particulière.

Des zones concentriques apparaissent, la peinture extérieure, les éventuelles peintures antérieures, les couches d'apprêt, le métal nu.

Il y a quelque chose de poétique dans cette *\_fatigue* du matériau, dans le sens où on ne peut en aucun cas se rendre compte de l'avancée de cette usure au jour le jour. À moins de faire un relevé quotidien de l'avancée de l'éraïlement de la surface.

En cela, je vois un parallèle avec les mécanismes d'érosion, on pourrait imaginer que ces usures sont des formes de modèles réduits, tant dans la taille que dans le temps de ces mouvements géologiques.





## *\_savon \_ pierre soluble*

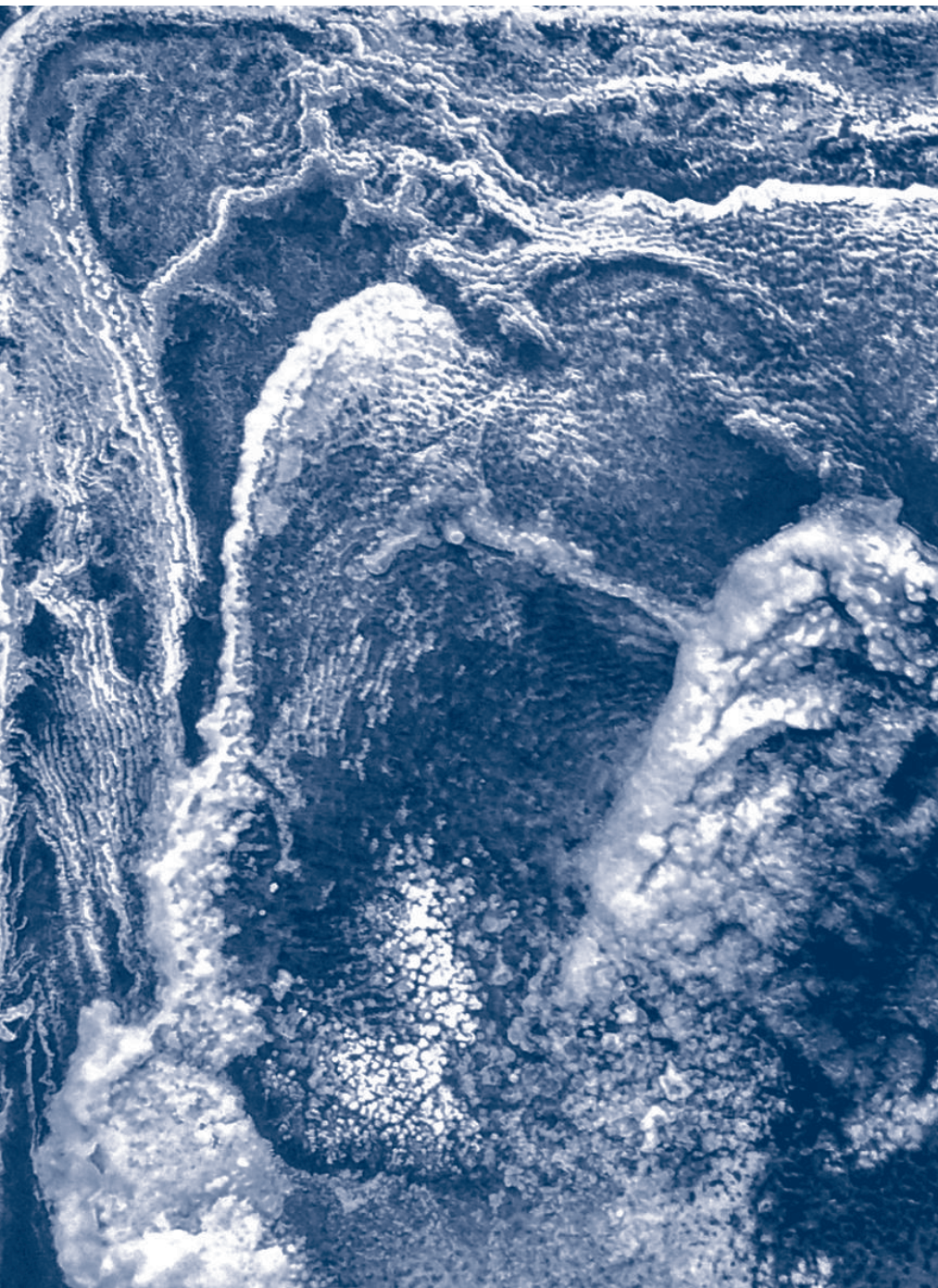
Les savons sont de petites pierres qui, au contact de la peau, combiné avec de l'eau s'érodent.

Les angles par l'usage s'émoussent, l'épaisseur diminue, jusqu'à disparaître. Comme le sculpteur soustrait de la matière à son bloc de départ, l'alliance eau\_corps est l'outil de travail du matériau. Le savon est instable s'il n'est pas utilisé et selon sa composition il peut se craqueler, se fissurer. Son stockage dans son habitat naturel \_ la salle de bain \_ affecte sa matérialité, s'il réside sur un lit d'eau il devient soupe. C'est un caillou vivant. Il sert à nettoyer, pourtant il paraît parfois sale, les cheveux, poils et autres poussières s'agglutinent sur lui.

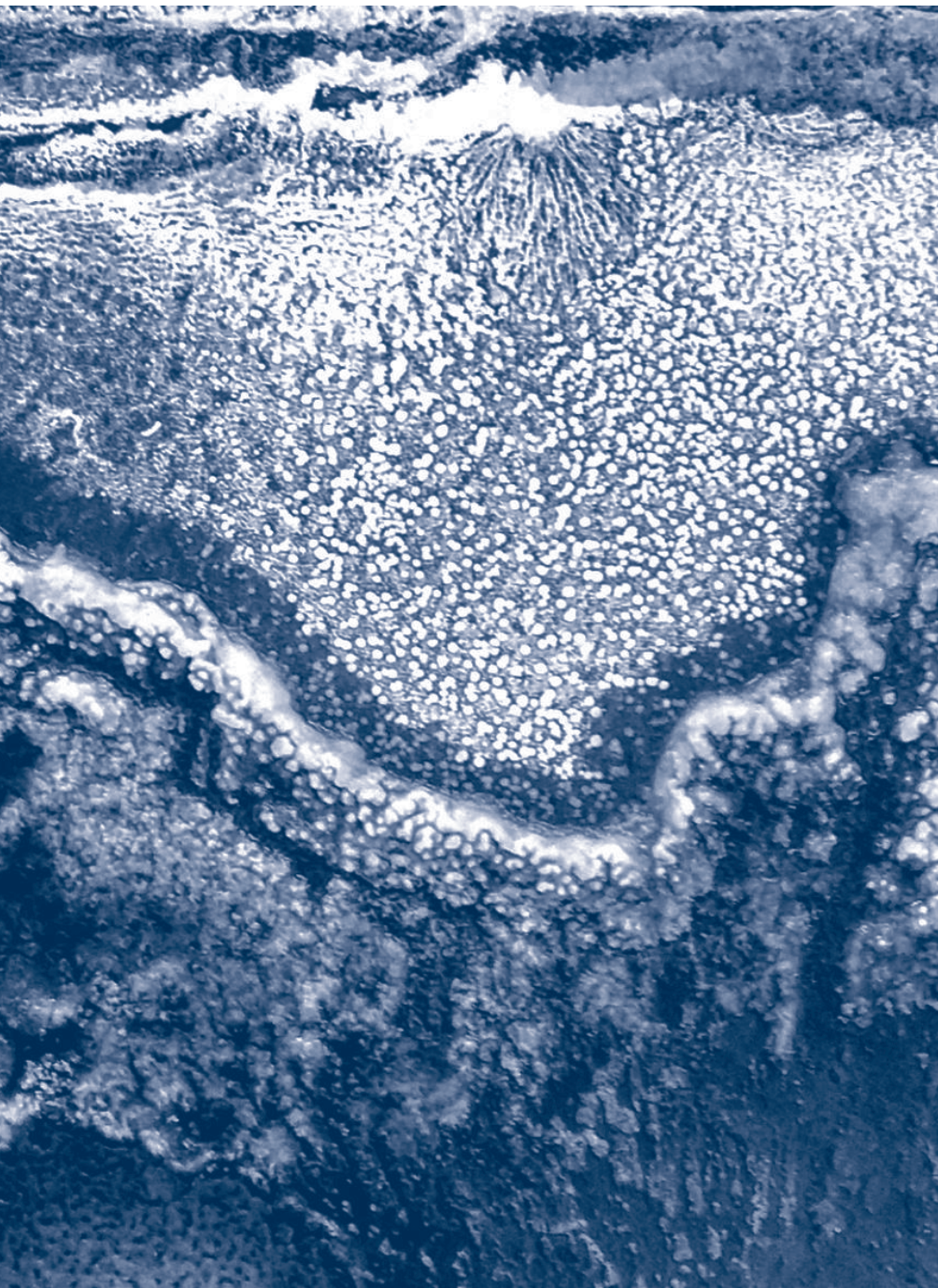
La lecture du texte *Le savon* de Francis Ponge m'a fortement marqué, tant dans sa méthode d'écriture que dans le propos.











Qui remercier ?

Mes professeur(e)s ?

Mes parents ?

Mes colocataires ?

Olivier de la pizzeria ?

Les gens avec qui j'ai travaillé ?

Un bon nombre de personnes m'ont aidé à écrire et  
réfléchir sur ce mémoire à leur insu.

Sans oublier \_les choses, vivantes ou inertes.

